LA FRANCE RISIBLE,

OU QUELQUES TRAITS CARACTERISTIQUES AUX FRANÇAIS.

Vérité sans outrage, récit sans ornement.



1790.

LA FRANCE RISIBLE,

OU QUELQUES TRAITS CARACTERISTIQUES AUX FRANÇAIS.

Les Français sont convenus, avec toute l'Europe, qu'ils sont le peuple le plus frivole ; les Anglois et les Allemands ajoutent le plus fou, le plus vicieux, et le plus spirituellement imbécille.

De toutes les opérations qui se sont faites pendant cette grande révolution, il n'en est pas une qui ne prouve l'imprudence, la sottise, et la barbarie la plus atroce.

Presque tous nos libelles, les discours véhémens de nos éloquens sénateurs, toutes les démonstrations spécieuses de bien commun et de liberté, un million de méprisables absurdités que débite une foule populo-crasse, prouvent la dépravation de nos mœurs, et l'abâtardissement de notre caractère.

La convocation de l'assemblée nationale eût été un grand bien chez un peuple Romain ; mais malgré la grande nécessité de la réformation, elle pourra devenir un grand mal chez un peuple français. Le premier étoit grand, docile et raisonnable ; les sénateurs étoient des hommes, qui ne trouvoient la gloire que dans la satisfaction d'améliorer l'Etat : il n'est pas un des nôtres, qui n'ait son intérêt particulier. Leur principal but est la fortune ; leur gloire, celle de l'emporter dans une dissertation brillante : enfin, les premiers prouvoient la pureté de leur zèle ; les nôtres le prouvent par des discours, ou par des écrits.

Un de mes camarades disoit dans son style soldatesque : « De tous les escrocs qu'on nomme Dé-
» putés, il n'en est pas un qu'un vil intérêt ne do-
» mine. De tous les jeanf.... décorés des dignités
» militaires et civiles ; de toutes ces créatures,
» émanées successivement de cent autres créatures,
» il n'en est pas un qui ne mette tout en usage pour
» créer à son tour des êtres aussi j. f.... que lui ».
Cette apostrophe est un peu hasardée ; mais le lecteur décidéra si elle contient quelque vérité.

Par quelle risible singularité le détracteur des actionnaires change son absinte en miel, si-tôt qu'il est initié dans l'administration ? L'écrivain

Français est un vil reptile qui prend toutes sortes de plis.

La plume venale de nos libélistes prouve bien la noblesse de l'ame de celui qui l'agite. Il est très-constant que les diffamateurs des féodalistes, tous ceux qui ont prostitué leur génie à ravaller des hommes que le crime a proscrit, auroient (si la révolution eût donné une autre face au gouvernement), auroient, dis-je, été les premiers à célébrer leurs attentats, changés dès-lors en courage ou en de sublimes vertus. O Démosthene ! ô Cicéron ! ô Rousseau ! hommes incompatibles, tous mes contemporains savent vous copier; mais qui vous ressemblera ?

Le Français est le plus vorace de tous les animaux. Je connois un peuple qui vivroit individuellement avec le quart de ce que nous mangeons.

L'homme sensible que les misères populaires peuvent attrister, n'a qu'à visiter quelques cabarets ; il verra des personnes des deux sexes, qui, après avoir crié toute la journée, nous mourons de faim, vont se livrer le soir à tous les excès que suggère la gourmandise, et à des libations aussi nuisibles à la santé, que révoltantes pour la décence.

Je m'étonne que de tous les hommes qui consacrent leurs veilles à définir les malheurs qui affligent l'humanité, aucun ne nous ait encore dit ce

qui rend le peuple Français si stupide et si dépravé. Cette cause est aussi simple que fatale, c'est le vin.

A Saint-Pétersbourg, à Varsovie, à Stockolm, à Berlin, à Londres même, on ne voit pas le peuple chanter, faire des grimaces, s'assembler pour un rien dans les rues; enfin déshonorer l'humanité par des actions que la turpitude m'empêche d'exprimer: tous les peuples ne boivent pas du vin.

Dans le treizieme, quatorzieme, quinzieme siècle, le peuple Français étoit doux et sensible; d'un caractère égal; aujourd'hui, malgré qu'on se flatte de connoître le prix de toutes ces qualités, et qu'on ne veuille pas avoir l'air de les posséder; malgré toutes les connoissances que nous avons acquises, une triste prévoyance nous apprend que notre sort sera tel que celui des Egyptiens, c'est-à-dire, que nous touchons au terme de la barbarie.

On demande laquelle des deux actions est plus louable; Cartouche mangeant le cœur de sa maîtresse, pour lui faire connoître l'horreur de sa trahison; ou les vainqueurs de la Bastille, en suppliciant des hommes blanchis sous les drapeaux de la patrie, et dont le seul crime étoit l'obéissance. O rage! ô fanatisme! ô exécration!

Quelle différence peut-on faire entre la vengeance du peuple errant sous la zone Torride, ou

de celui qui se croit le mieux civilisé de l'Europe, l'une et l'autre sont atroces. Oui, Français, que j'aime et que je déteste, je ne crains pas de l'avouer dans l'acrimonie des peines que m'ont causé ces horreurs; vous deviez au moins, en vous rendant une justice éclatante, vous deviez ne pas y mêler cette férocité qui ne fut jamais faite pour nous, et penser que c'étoit un changement qui se faisoit, mais non pas des sacrifices du paganisme: il falloit des victimes sans doute; mais il falloit calmer sa rage, et attendre le retour du jugement avant de les immoler.

Dans la Prusse, dans la Suède, dans la Pologne, et chez toutes les nations du Nord, on trouve des greniers royaux pour prévenir une mauvaise année; ces greniers contiennent une provision d'un an: on a soin de les renouveller dans les tems de récoltes. En France, on trouve des prisons, des harras, des spectacles et des bordels.

Toutes les autres nations regardent la comédie comme en jeu nécessaire à une classe d'êtres que sa surabondance de richesses rend ennuyée: on n'y voit rarement ni l'artisan, ni l'artiste en France. C'est un tableau nécessaire pour polir les mœurs; enfin, c'est un devoir, ou au moins un usage de société, que de connoître le spectacle. Ce dont je m'étonne, c'est qu'à Paris il y a dix spec-

tacles, où ne vont que des gens stupides, souvent des nécessiteux.

Si Frédéric ou Henri-le-Grand avoient gouverné l'empire pendant ces tems orageux, les affaires auroient sans doute pris une autre face; mais ces Rois ne s'endormoient pas dans une lâche nullité.

Henri-le-Grand connoissoit trente mille de ses soldats, qu'il nommoit ses camarades. Il laissa, avant de mourir, un royaume florissant et aggrandi, des trésors, et le goût du travail dont il donnoit l'exemple; Louis XV nous a laissé un royaume languissant et énervé, des dettes, et le goût du luxe dont il donnoit l'exemple.

Ce grand Roi trouvoit que comme le métier de la guerre est le plus utile à l'Etat, il étoit digne de l'occuper : il nommoit lui-même jusqu'à ses caporaux. On sait que ses colonels sont de vieux officiers. Jamais nos Rois ne se sont amusés à de pareilles bagatelles.

Dernièrement, je demandois pourquoi l'on avoit nommé le sieur... sergent-major, vu qu'il ne sait pas écrire son nom? On me répondit : Que dites-vous? Vous ne savez donc pas que c'est un bon maître d'armes, et un fort bel homme?

Dans toute l'Allemagne et en Angleterre, un soldat, pour parvenir, doit avoir la voix mâle, savoir faire un plan d'exercice, avoir une idée de

la tactique. En général, en France, il doit plaire aux supérieurs par la taille, savoir faire des armes, et battre les catins. O ridicule ! ô imbécilité !

Cette manière de s'égorger, où nous faisons exister tant de courage, est appellée par les Anglois une lâcheté dévoilée ; c'est, disent-ils, une audace fondée sur l'adresse qu'ils ont acquise. La valeur n'a pas besoin d'un secours étranger : elle gît dans le cœur.

Je fus témoin d'une dispute où un Anglois disoit à un Français : Moi the fous de ton l'épée, moi pas être un boucher pour créver ma ventre, the battre au pistolet moi, je casse ton tête ou toi casser le mienne. Le Français qui auparavant faisoit le Rodomont, se contenta de dire poliment qu'il ne se battoit pas, et le prétendu courage fut démasqué.

Si-tôt que l'assemblée nationale aura décrété l'installation des gens de la Ferme aux dernieres barrieres, trois mille désœuvrés s'écrieront : Donnez-nous la mort, ou du pain pour subsister.

Le soldat citoyen, ou bien l'amateur de costumes, a vu qu'on formoit un corps singularisé dans l'habillement ; si-tôt il a fallu porter un cordon verd, des culottes avec des cordons rouges, une ceinture avec des pistolets de parade. Si l'on formoit un corps de Cosaques ou de Pandours, cha-

cun voudroit avoir une culotte déchirée et des sandales.

Ce corps qu'on a formé, est de cent hommes, trois officiers, sept sergens, et douze caporaux. Je m'étonne qu'on n'en ait point mis douze de plus, et dix sols de paie. La France a de quoi augmenter la paie du soldat; on en est mieux servi. Quand le soldat n'a pas d'argent, on ne le voit pas au cabaret ni s'attrouper dans les rues; cela ne seroit pas beau pour des Français.

Tous les grands Généraux, ceux mêmes que les soldats ont le plus chéri, n'ont jamais voulu que le soldat fusillier eût une paie superflue. La cause est trop évidente pour en parler.

L'empereur est riche, parce qu'il est le singe de Frédéric; il n'a point son mérite, mais il a celui de vouloir l'imiter. L'un et l'autre ont porté l'économie jusqu'aux plus petits détails: on ne voit point dans les deux empires d'heureux pensionnés, pour avoir excité le sourire d'un courtisan, et rire à leur tour des sottises des Rois.

Un de mes supérieurs me disoit dernièrement: Puisque vous venez du Nord, dites-nous quel jugement portent les peuples sur notre liberté? Sans doute que nos grandes actions les inspirent. Non, lui dis-je, ils regardent tout ceci comme un délire,

qu'ils nomment *dumheit.* Ce peuple est cerf ; mais il est heureux, car il croit l'être. Peut-être que s'ils savoient l'injustice de nos Princes, et toutes les exactions qu'ils commettoient dans toutes les parties de l'administration, ils nous loueroient : mais enfin, que voulez-vous : telle est la singularité de leur caractère, qu'ils trouvent qu'il n'y a jamais meilleur ordre dans une monarchie, que quand on reconnoît un législateur. Par exemple, il y a deux différends entre ce peuple et nous ; c'est que c'est de leurs Rois qu'ils reçoivent des loix, et chez nous les Rois les reçoivent de leurs courtisans. Mais, poursuivoit-il, si les scènes qui se préparent, nous faisoient prendre les armes contr'eux, tous les pays où nous passerions, seroient libres et dévastés. Voilà un beau plan, lui dis-je, vous ne porterez point la liberté ni la désolation dans le Nord. Ces peuples ont l'amour des Rois ; et quand même ils seroient abusés, ils ne changent point de caractère tous les jours. Or, leurs soldats sont inébranlables, et croyez qu'on ne prend point des Royaumes comme la Bastille. Si le soldat Français est ardent dans un choc, il se plaint d'abord qu'il endure de la fatigue ; tandis que le Germain mourra de faim sans murmurer.

J'ai eu l'honneur de me trouver dans un cercle, où de lourds, mais respectables généraux Alle-

mands, rioient de notre inconstance : Il n'en coûte pas plus, disoient-ils (aux Français), d'ériger un monument à leurs Rois, que de le maudire quelques jours après. Qu'avoit fait Louis XIV pour mériter la vénération des enthousiastes Parisiens ? Qu'avoit fait le voluptueux Louis XV, ce roi chez qui la bonté même étoit un défaut ? Qu'a fait l'insouciant Louis XVI, pour lui destiner un monument qu'il n'a jamais mérité, et celui qui est le restaurateur de la liberté, est-il le premier qui a mis la main à ce grand œuvre ? En vérité, si j'avois encore quelques siècles à vivre, je m'attendrois à voir dans Paris autant de monumens que de carrefours ; et ce Frédéric, dont toute l'Europe a reconnu la valeur, ce grand Roi, dont le nom doit être aussi mémorable que celui des Césars et des Alexandres ; hé bien, cet homme incomparable n'en a pas d'autres que ceux qu'il s'est érigés dans les cœurs de ses sujets.

L'auteur de ce manuscrit n'est ni un écrivain gagé, ni un homme billieux, ni un *veto*, ni un aristocrate ; il n'attend, il ne mérite rien ; il ne demande rien : il parle de nos défauts, parce qu'il les connoît. Ce n'est pas qu'il prétende corriger le peuple ; il est trop vicieux pour changer : enfin,

l'écrivain; dis-je, est un factionnaire à 15 sols par jour, qui, après avoir porté les armes chez différens Rois, s'honore encore de les porter pour vous.

L'HEUREUX JOUR,

POEME HÉROIQUE.

DANS les champs des Troyens, Achille le gendarme,
Ce héros, ce grand pour-fendeur,
Cet homme tout ame et tout cœur,
Qui, dit-on, surpassant un Farme,
Pour la force et pour la valeur,
On lui prend Briseïs, sa colère s'irrite :
Il jure sur sa mort celle d'Agamemnon.
Plus prompt que celui du canon,
Vers ses pas fugitifs son feu le précipite :
Faisons, dit-il, de ce poltron
» Baloter la tête proscrite ».
Mais, hélas ! le pauvre garçon
Etoit vulnérable au talon ;
Et d'une flèche trop subite,
Bientôt le subtile poison
Le jette aux rives du Coryte.

Ainsi, dans ce dernier combat
Les plus illustres de nos Princes,
Après avoir envahi nos Provinces,
Tramoient la perte de l'Etat.

Mais au nom de Français, d'union et de patrie,
Chacun devint soldat, chacun veut guéroyer.
Le signal est donné, la liberté le crie,
Les femmes, les enfans, tout aprête les foyers,
Allons laver l'affront de la France trahie;
Et s'il nous faut mourir, mourons sur des lauriers.

Déja l'on apperçoit la nombreuse cohorte,
D'un effroyable fort entourer les remparts:
Déja les plus vaillans ont mis en feu la porte;
Mais, pendant que l'airain vomit de toute part,
De ce sejour d'horreur, l'exécrable Cerbere
Invoque les démons, enfante ces projets,
Et par le plus noir des forfaits,
Epouvante le ciel et la nature entière.

Cependant, la valeur de nos fiers assiégeans,
Dans l'enceinte du Fort les mène triomphans.
Charles est le premier, et son bras intrépide
Fait sauter d'un seul coup la tête du perfide.

D'abord, l'air retentit de mille cris confus;
Le citoyen respire, et les traîtres vaincus
Connoissent assez tôt le danger de l'abîme,
Evitent, en fuyant, le châtiment du crime.

Depuis cet heureux jour, le despotisme affreux
Laisse la France libre, et s'enfuit avec eux.

F I N.